

ETC



Neo Rauch

Maïté Vissault

Numéro 55, septembre–octobre–novembre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35427ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vissault, M. (2001). Compte rendu de [*Neo Rauch*]. *ETC*, (55), 66–69.

Leipzig, Munich, Zurich, Berlin

NEO RAUCH

Galerie für Zeitgenössische Kunst, Leipzig, 10 décembre 2000 – 25 février 2001; Haus der Kunst, Munich, 16 mars – 20 mai 2001 et Kunsthalle, Zurich, 9 juin – 5 août 2001; Deutsche Guggenheim, Berlin, 21 avril – 17 juin 2001

Projeté soudainement sur le devant de la scène artistique contemporaine par une grande rétrospective de son œuvre foisonnante¹, étayée de surcroît par une exposition parallèle essentiellement composée de travaux récents de la collection de la Deutsche Bank au prestigieux Guggenheim de Berlin, Neo Rauch – jusqu'alors relativement inconnu² – arbore une œuvre aboutie et prolifique, mûre, quoique relativement jeune, pour la rétrospective. Sur de grandes toiles, il peint des scènes irréelles montrant des hommes et des femmes stéréotypés en activité, dont les gestes sont, comme leurs pseudo-uniformes, des signes, vides de toute émotion, des prototypes d'actions. Même les paysages – le plus souvent, une forêt qui encercle des sites industriels – et les intérieurs où se meuvent ces figures semblent tout droit sortis d'un livre de modèles inspirés du Bauhaus, pour apprentis-architectes des années 50 en RDA. Tout y respire d'ailleurs l'idéal rigoureux de la décennie de la re-construction : l'iconographie du travail, l'architecture industrielle moderne, qui apparaît un peu partout comme élément du décor ou dans les maquettes, la signalétique, les vêtements, le mobilier, le design, les accessoires, les matériaux, la palette colorée typique

des couleurs passées employées en RDA, la figuration schématique...

Les images évitent cependant le plagiat nostalgique d'une époque révolue, en accueillant en elles quantité de ruptures. Tout d'abord, Rauch joue avec prédilection sur différents espaces picturaux, associés comme autant de dimensions parallèles. Il « abuse » ainsi, tout particulièrement dans ses anciennes peintures, de juxtapositions de surfaces presque abstraites et de « profondes » perspectives figuratives, de répétitions, de zooms et de « parasitages » de motifs achevés et inachevés. Puis, dans les travaux plus récents, ces incongruités picturales ont tendance à disparaître au profit d'autres incongruités de type iconographique, empruntées à un espace culturel, toujours avoisinant les années 50, mais plutôt d'obédience américaine, comme des citations, plus ou moins explicites, de l'art américain (Pop Art mais aussi, plus expressément, Donald Judd), des aplats décoratifs ou des emprunts au registre de la bande dessinée : les bulles de dialogue, la fascination pour la lumière électrique, les machines et les engins motorisés futuristes, les enseignes lumineuses et les néons, les créatures animales ou végétales étranges... Rauch cultive ainsi dans l'image de multiples tensions spatio-temporelles, qui font basculer le

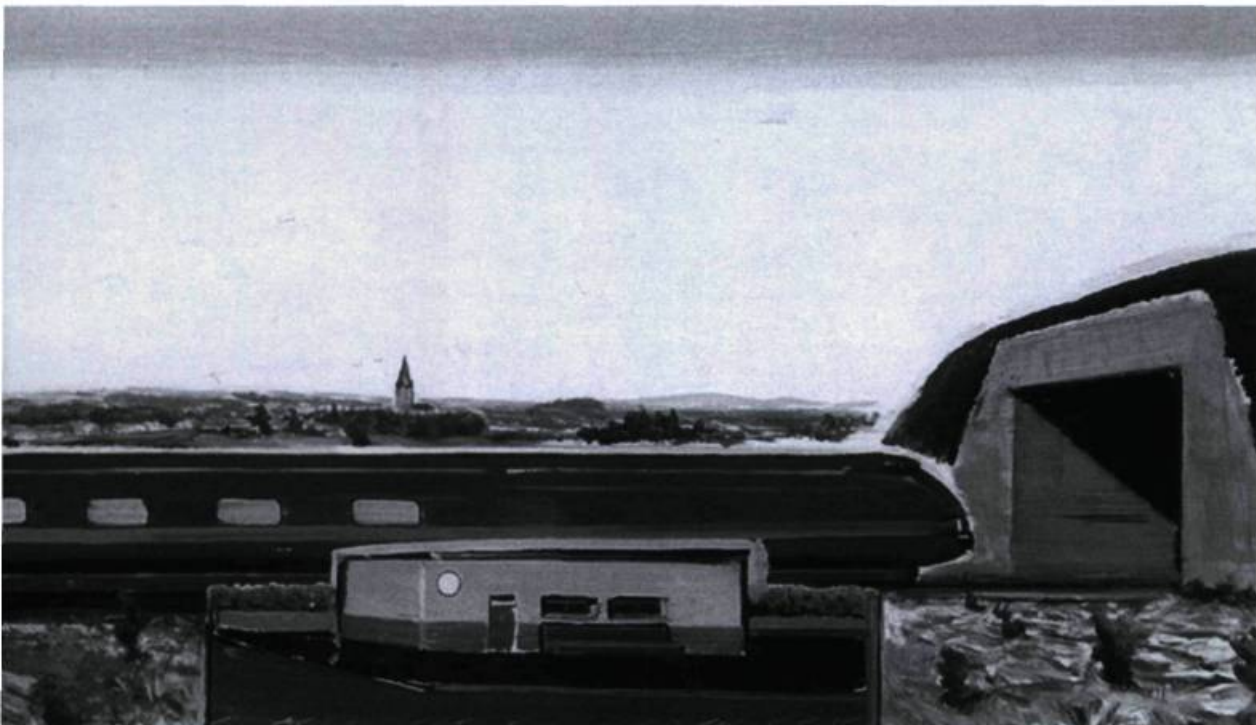


passéisme des éléments figurés, par delà le présent, dans le futur.

Bien que clairement connotée, sa peinture ne décrit par conséquent aucune réalité historique littérale, mais est plutôt empreinte de réminiscences que le peintre puise aussi bien autour de lui, dans son environnement – Leipzig – que dans son propre passé. Neo Rauch a fait toutes ses études, du temps de la RDA, à l'École supérieure d'art graphique et d'art du livre de Leipzig : une école réputée – même de l'autre côté du mur – pour ses positions plutôt modernes par rapport au paysage artistique conventionnel est-allemand³. De là lui vient ce point de vue privilégié sur l'esthétique de l'Est, cette dextérité à s'accaparer ses signes distinctifs, ainsi qu'une légitimité assurée pour rappeler, dans sa peinture, plus de dix ans après la chute du mur, les mythes du socialisme. Car ses images, si elles ne décrivent en rien la réalité historique de l'Est, ont tout de l'image de propagande des premières années du socialisme : la rigidité des figures, la plasticité brillante mais froide de la composition, l'exemplarité des thèmes (le travail, la technologie, le militaire, la vie culturelle, l'industrie, etc.), la codification des gestes, la symbolique – ésotérique pour un non-initié – des signes. En cela, elles entretiennent

avec leur sujet une certaine fascination. Seulement, comme le rappelle Karin Thomas, Rauch « convoque dans ses images d'après la réunification encore une fois les mythes des utopies socialistes dans le présent, non pas pour sauver les pertes ou pour les idéaliser, mais pour ne pas perdre les fondations devenues fragmentaires de sa propre identité. »⁴

Est-ce aussi pour ne pas perdre les morceaux épars de son identité que le milieu de l'art allemand s'est épris soudainement de cette œuvre ? Quoique puisse être la réponse à cette question, il est indéniable que les résurgences historiques qui hantent le travail de Neo Rauch lui donnent un attrait spécifique. Ne serait-ce que parce que cette référence historique l'inscrit dans la tradition – celle-ci bien ouest-allemande – de la « figuration engagée » : cette peinture thématique, qui dans les années 60 vint interroger le présent et réactiver la question de l'identité allemande, en butant brutalement sur les traces du passé – et notamment sur celles du troisième Reich⁵. Bien entendu, il y a un fossé, presque infranchissable, entre l'utopie du nazisme et celle du socialisme de la RDA, entre les années 60 et les années 90 et Neo Rauch, contrairement à un Baselitz ou un Kiefer, ne cherche pas à régler des comptes avec la « nouvelle » Allemagne, n'attaque pas



Neo Rauch, *Das geht alles von ihrer Zeit ab*, 2001. Huile sur papier, 85 x 297 cm.
Coutrosie Galerie Eigen + Art. © Photo: Uwe Walter.

directement le présent. Cependant, sa peinture conjugue elle aussi au présent un certain passé problématique et tire sa pertinence d'une brèche historique, du fait que l'Allemagne bute toujours sur la question de son identité. Quoique, cette fois-ci, comme le rappelle Lyne Cooke : « l'histoire lorsqu'elle se répète pour la deuxième fois, apparaît plutôt comme une farce que comme une tragédie. »⁶

Avec son atmosphère art déco sur-brillante et apparemment insouciance, où plusieurs mondes surréels se côtoient, la peinture de Neo Rauch répond ainsi parfaitement à l'engouement pour l'atmosphère « Pop » de ces dernières années⁷. En effet, un peu comme au début des années 60, lorsque l'arrivée des *mass media* rendit soudainement accessible à la manipulation individuelle des univers d'images, d'autres définitions du monde, que la rigidité des anciens systèmes politiques se fissura pour laisser place à une apologie de l'individu, et que la menace d'une guerre atomique devint palpable, les premières années du XXI^e siècle voient l'explosion des nouvelles technologies et d'Internet, la destruction des grands blocs géopolitiques nés de la guerre froide, la menace des biotechnologies, et se fascinent tout naturellement pour l'insouciance explosive des années « Pop ». Dans un tel contexte, il n'est donc guère étonnant que les images hétérogènes de Neo Rauch, où se mêlent

histoire et projections futuristes, où se pâme une vision du monde à la fois fragmentaire et globalisante, personnalisée et idéalisée, paraissent particulièrement actuelles.

MAÏTÉ VISSAULT

NOTES

¹ L'exposition montrée en premier lieu à Leipzig – la ville natale du peintre, où il continue d'ailleurs de filer les jours – puis à Munich et à Zurich, réunit des œuvres comprises entre 1993 et 2001. En 1990 seulement, Neo Rauch quittait l'Académie d'art de Leipzig [ex-Allemagne de l'Est], où il effectua son apprentissage de peintre.

² Bien qu'il soit représenté depuis 1993 par la Galerie Eigen & Art, devenue entre temps une référence indéniable de la scène de l'art contemporain allemand, sa carrière ne semble véritablement débuter qu'en 1999, avec une série de grandes expositions de groupe telles que *The Golden Age*, ICA Londres, *After the Wall*, au Moderna Museet Stockholm, *German Open*, au Kunstmuseum Wolfsburg...

³ L'école de Leipzig, telle qu'on la nomme, réunissait du temps de la RDA des artistes figuratifs qui réalisaient un art réaliste critique, aux fortes tendances expressionnistes. Les noms aujourd'hui les plus connus sont, peut-être, Werner Tübke et Wolfgang Matheuer. Neo Rauch fut, quant à lui, l'élève d'Arno Rink puis de Bernhard Heisig.

⁴ Karin Thomas, « Vernetzte Zeiten », *Kunstforum*, n° 150, 04-06 2000, p. 308.

⁵ Je fais allusion au courant dénommé par la suite « nouvelle figuration » et plus particulièrement à des peintres comme Baselitz, Kiefer, Immendorff, Richter ou Polke.

⁶ Lynne Cooke, « Neo Rauch », in Farber Britta, Grigoteit Ariane (dir.), *Neo Rauch*, Frankfurt am Main, Kunst Deutsche Bank, 2000, p. 38.

⁷ On peut observer comme significatif que Beaubourg a consacré dernièrement une grande exposition aux années « Pop » et que Szeemann a fait de la devise du spectacle et de l'hétérogénéité caractéristique de cette époque la substance de son exposition à la biennale de Venise – où on retrouve Neo Rauch.



Neo Rauch, *Die Große Störung*, 1995.
Huile sur toile; 273 x 210 cm. Kunstfonds des
Freistaates Sachsen.
Photo: Uwe Walter.

Neo Rauch, *Scala*, 2000.
Huile sur toile; 190 x 134 cm.
Coutoiserie Galerie Eigen + Art.
Photo: Uwe Walter.

Neo Rauch, *Moder*, 1999.
Huile sur toile; 300 x 200 cm.
Flick Collection.
Photo: Uwe Walter.



Neo Rauch, Weiche, 1999
Huile sur papier; 215 x 190 cm.
© Neo Rauch; courtoisie Galerie Eigen
+ Art, Berlin/Leipzig. Sammlung Deutsche Bank.